Nous disons donc avec le R. P. Garrigou-Lagrange: « Optamus Auctori magnum fructum pro tanto labore cum zelo animarum adimpleto ».

* * *

R. P. BULIARD ROGER, O.M.I. — *INUK. - Au dos de la terre.* — Editions St Germain, 1, rue Palatine, Paris (6e). Pères Oblats, 75, rue de l'Assomption, Paris (6e), 355 pp. 400 francs français.

Le critique littéraire de l'« Epoque », M. J. Thérol, s'est senti vibrer jusqu'en son être le plus intime au contact de ce « beau livre d'un missionnaire »: « *Inuk* » écrit par un Français, Roger Buliard, « un Français qui s'est fait Esquimau » comme Paul s'est fait Grec avec les Grecs. Oyons-le:

« Après l' " Epopée blanche " de L.-F. Rouquette, " Aux glaces polaires " du P. Duchaussois, « Martyrs des neiges " de J. Thérol et " Jusqu'aux mangeurs de cru " du P. Sachot, on pensait qu'il n'y avait plus grand-chose à dire. On se trompait. Voici qu'un nouvel ouvrage nous arrive avec cette carte de visite émouvante: " De la part de l'auteur, actuellement à son poste à King's Bay dans le Grand Nord ".

King's Bay, dans la Terre Victoria, entre le 70e et le 75e degré de latitude nord! C'est là que réside depuis douze ans, parmi les Esquimaux qui nomadisent au plus près du Pôle, un Français de France, Roger Buliard, qui s'est fait missionnaire pour aller porter à ces primitifs les bienfaits de l'Evangile et de la civilisation.

Avant même de se plonger dans le texte, un simple regard sur la carte suffit à évoquer ce que là-haut ce vaillant peut avoir à supporter. Les employés du gouvernement canadien ne demeurent pas plus de deux ans dans le Grand Nord. Nos missionnaires, eux, ne comptent pas avec le temps. Ils ne reviennent de leurs glaces que lorsque l'âge, la ma-

ladie, la cécité ou l'ordre de leurs évêques les rappellent pour la retraite ou d'autres tâches non moins dures. Or c'est bien au delà du Cercle arctique, bien au delà du Pôle magnétique que celui-ci réside depuis douze ans. Parmi les derniers hommes que l'on rencontre en "descendant" vers le Nord, il bâtit ses demeures provisoires, tentes l'été, igloos l'hiver. Suivant l'ordre de son Maître: se faire tout à tous, il s'est fait esquimau pour que les Esquimaux soient défendus contre eux-mêmes et contre tant d'ennemis dont beaucoup trop portent faces humaines.

Pêche sous la glace, chasse au phoque — des heures d'immobilité par 50 degrés de froid avant de harponner l'animal! — chasse à l'ours terriblement rusé et dangereux, aventures quotidiennes! Un beau matin, les ouailles ont disparu, attirées vers d'autres lieux de chasse ou de pêche? Il attelle ses chiens, et pendant des dizaines de milles il trotte à leur suite ou trace la piste devant eux, à moins que la saison n'autorise la randonnée en bateau. Tempêtes, blizzards, dérives, banquises emportées? Tant pis! Il faut qu'il arrive. Il arrivera... si la crevasse ne s'ouvre sous ses pas.

Et quand il arrive, il lui faut sourire à ces hommes, à ces femmes étranges, qui aiment en lui le bienfaiteur, l'infirmier, le compagnon dévoué, ou craignent le sorcier blanc, mais que des colères inexplicables et soudaines peuvent transformer en bourreaux indifférents.

Décor incomparable, extraordinaires aventures. Cela suffirait à faire de cet ouvrage le livre le plus sensationnel que l'on puisse mettre entre toutes les mains.

Mieux encore! Ce grand drame qui ne finit jamais, d'éblouissantes silhouettes le traversent. Sous les fourrures et les lunettes de neige, ce sont d'autres Français en qui la « furia francese » est devenue cette ardeur pour le bien des âmes, et qui, souriants, se précipitent à travers les détroits et les îles pour

panser des plaies, consoler des mourants, éclairer des coeurs, sauver des enfants, pacifier des peuplades.

Parmi tous ceux-là, que Pie XI a surnommés des "spécialistes des missions difficiles", l'auteur de « Inuk », le P. Roger Buliard est l'un des plus prestigieux. Ses lecteurs s'en rendront compte aisément. Il existe dans l'est du Grand Nord — Vicariat de la baie d'Hudson — un autre P. Buliard, son cousin, auquel le gel n'a laissé que deux doigts, ceux dont il a besoin pour tenir l'hostie et dire la messe. Lui, il est encore intact. Ce n'est certes pas faute de souffrir. Mais il affronte le martyre quotidien avec un rire et une foi devant quoi tombent toutes les fureurs et s'écartent tous les obstacles. Je regarde cette figure sur l'admirable photo qui ouvre le livre, et je frémis, moi, Français, à la pensée que pour le bonheur des hommes perdus là-bas, le Christ ait voulu prendre ce visage de Français ».

* * *

Rapprochons de ce témoignage celui d'un autre critique, M. Charles de R.:

« Il n'a pas été souvent question, à ma connaissance, dans la revue verte, de la chasse et de la pêche au pays des Esquimaux; c'est pourquoi il me paraît utile de signaler aux amis lecteurs que cela peut intéresser, le livre du R. P. Buliard, O.M.I., qui exerce son ministère entre le 70e et le 72e degré de latitude, c'est-à-dire entre le cercle polaire et le pôle nord.

J'ai le grand plaisir de compter le Père Roger parmi mes amis et, lorsque après un séjour de douze années au pôle il retrouva le sol de France, nous passâmes ensemble de longues soirées, presque des nuits, la pipe à la bouche, à parler de ce pays inconnu où *the struggle for life* n'est pas une boutade, mais la stricte vérité.

J'écoutais, rempli d'admiration et de respect, ses aventures, ses peines, ses joies; je frémissais à ses récits de chasses à l'ours; je l'enviais lorsqu'il me parlait de ses pêches miraculeuses de saumons, et de truites de lac; je voyais les passages interminables de migrateurs; je vivais avec lui ses longs voyages en traîne à chiens, et nous nous retrouvions tout à coup, le verre en main, les pieds sous la table, dans cette vieille maison d'Auvergne dont il était l'hôte, rappelés à la réalité de l'heure par le tintement de la grosse horloge campagnarde.

J'ai lu son livre d'une traite, toute une nuit, passionné par le style simple, net, modeste comme l'homme, et je n'ai pas résisté au désir de vous le faire connaître.

Transportons-nous à King's Bay, où nous le trouvons à la Mission du Christ-Roi, la plus haute du monde, qu'il a créée lui-même, et écoutons-le...

Nanuk, l'ours, c'est le roi des gibiers polaires. On ne se vante pas d'avoir capturé des milliers de poissons de plusieurs livres, mais la renommée porte loin à la ronde que l'on a abattu un seul ours. L'ours blanc, le *chien de Dieu* des légendes lapones, qui l'appellent encore révérencieusement « le vieux à l'habit de fourrure », introuvable parfois, se présente à d'autres moments en bande impressionnante: il en a été rencontré des dizaines ensemble: il a l'air lourdaud, mais a la promptitude de l'éclair à l'attaque quand il est lui-même attaqué et blessé, comme à la fuite. C'est presque un Esquimau: c'est le plus près des hommes, disent les Innuit.

Sur la glace, il chasse le phoque, suivi partout et toujours d'une bande de renards blancs qui se disputeront les restes de ces mammifères pinnipèdes dont il consomme goulûment la graisse, laissant toute la viande. L'Esquimau imitera ses moindres gestes, mais, si la bête rate son coup, l'homme ne la ratera jamais!

Faisant le tour des steppes, les caribous, rennes de l'Arctique, se rencontrent au moment de la migration en troupeaux géants, par milliers, par dizaines de milliers, lès faons se serrant contre les femelles, les adolescents batifolant, les vieux mâles, aux bois majestueux greffés d'andouillers multiples, flegmatiques et fiers. Les loups, les grands loups gris blanc, les escortant, par bandes de cinq ou six, trop repus pour courir, comme assommés, leurs longues oreilles et leur museau aux aguets, cherchant à isoler un caribou qu'ils traqueront par monts et par vaux, inlassablement, jusqu'à ce que les jarrets tremblants du pauvre animal s'écroulent sous lui.

Déplorons avec le Père Roger les massacres stupides et inutiles de ces belles bêtes par les Esquimaux et les Indiens, qui les attendent entre deux lacs ou dans un défilé et qui épuisent sur elles leurs munitions jusqu'à la dernière balle.

En été, lorsque la mer est libre — pas longtemps, hélas! — les Esquimaux chassent le phoque. animal indispensable à leur vie, dont la graisse constitue leur unique combustible, alimentant la lampe de pierre sans laquelle l'iglou deviendrait une glacière mortelle. En hiver. l'Esquimau cherche le phoque sous la glace: tous les quarts d'heure environ. l'animal vient respirer à l'un des cinq ou six « aglus » qu'il se ménage à travers la carapace de glace et qu'il entretient soigneusement chaque jour avec ses petites griffes noires coupantes comme des lames de rasoir. Quand il a découvert par lui-même ou par le flair de ses chiens un de ces « aglus ». l'Esquimau écarte minutieusement la neige qui le recouvre et attend, harpon à la main, le corps penché, les coudes appuyés aux genoux, le discret sifflement d'une haleine qui lui révélera la présence d'un phoque. Alors, lentement, le corps se relève, le bras se détend et frappe! Et la chasse, la longue et patiente attente, reprend

jusqu'à la nuit... non sans avoir à chaque prise éventré la bête, extirpé le foie, qui est aussitôt mangé!

De plus en plus maintenant les phoques sont chassés l'hiver au fusil sur la glace, mais que de ruses faut-il déployer pour les approcher!

Autrefois dédaigné, le renard blanc est devenu, pour des raisons pécuniaires, hélas! la hantise et la passion de l'Esquimau: c'est la monnaie d'échange qui lui permettra de se procurer le thé, le tabac, le sucre, le pétrole dont il a besoin pour vivre. Le chasseur dégénère en commerçant, et pour ces maudites fourrures il sacrifie tout: sa liberté, sa santé, ses instincts de vagabondage et, tout compte fait, son réel bonheur... Il s'est équipé pour « trapper » le renard, les Blancs lui ont procuré des pièges qu'il recouvre légèrement de neige, l'appât enterré un peu en avant. L'Esquimau pose ainsi de 100 à 300 pièges, disposés tous les 100 mètres sur une ligne de 100 à 500 kilomètres le long des côtes, ou sur terre, et il emploiera deux semaines à les visiter, allant par petites étapes, d'iglu en iglu, sans hâte, chassant en cours de route le caribou, le lièvre et les perdrix blanches, pêchant la truite et pestant contre l'ours qui s'est amusé à déchausser ses pièges et contre le corbeau vorace qui a déterré ses appâts.

L'orignal est peu chassé par l'Esquimau du Cuivre, ainsi que la baleine blanche, qui se hasarde rarement dans ces parages; toutefois le Père Roger a eu la chance d'en tuer quelques-unes, et dans sa dernière lettre, écrite il y a six mois, — car le courrier ne parvient pas rapidement, — il me raconte une sortie au cours de laquelle il tua un de ces cétacés d'un poids impressionnant, dont les morceaux préférés des Esquimaux sont les nageoires et cette substance blanche et consistante qui s'intercale entre le lard et la peau et qu'ils nomment *moktok*.

Fin juin, canards, oies, outardes désertent le continent austral pour venir en nuages compacts pondre

leurs oeufs jusque dans l'Extrême-Nord. Durant trois semaines, cette flottille aérienne ne cesse de défiler; son itinéraire est invariable. Cette chasse est un véritable carnage et aucun Blanc ne peut empêcher l'Esquimau de s'y livrer: il n'arrête cette tuerie qu'il adore qu'à sa dernière cartouche. La glace est jonchée de cadavres et d'éclopés qui barbotent lamentablement dans les flaques d'eau et qui s'enfuient clopin-clopant, sans but et sans espoir, jusqu'à ce qu'ils s'allongent, les pattes retroussées en arrière sous leur corps, étirant démesurément leur cou multicolore...

La pêche, c'est la réjouissance pour tous et en même temps l'abondance. Le poisson, c'est la manne bénie de tous, qui ne manque jamais quand les autres gibiers font défaut; c'est la base de la nourriture esquimaude; il se mange cru, gelé ou séché au soleil, plus rarement cuit.

Le saumon et le poisson blanc défilent le long des côtes aux mêmes périodes du calendrier. Ils remontent ou redescendent les rivières aux mêmes dates fixes. A leur défaut, le reste du temps, les lacs fournissent toujours la truite. Lorsque la glace prend, les saumons se réfugient durant l'hiver dans les fosses de la mer et dans les eaux libres du Pacifique, mais à leur descente des rivières et des lacs, sous les premières glaces, l'Esquimau les guette avec son filet. Tous les trois mètres environ des trous sont creusés pour y passer, à l'aide d'une perche, une lanière qui entraîne le filet; celui-ci, qui est retenu par une corde aux deux extrémités, est tiré tous les jours. Les poissons gèlent à l'air dès qu'ils sont enlevés des mailles et en deux minutes deviennent raides comme des bouts de bois. J'ai vu, sur une photo, une véritable montagne de saumons et j'avoue avoir eu un petit serrement de coeur en pensant aux journées entières que j'ai passées en vain à lancer sur les bords de l'Allier.

Les lacs fourmillent de poissons, de truites en particulier. L'hiver, l'Esquimau creusera un trou dans une glace qui mesure souvent deux mètres d'épaisseur et, avec une ficelle, une épingle ou un bout de cuivre recourbé qu'il amorcera d'un peu de peau et de quelques morceaux d'os en ailettes, il prendra des truites voraces et curieuses à longueur de journée. alors que nous passons, hélas! des journées entières dans nos rivières dépeuplées de France pour prendre une malheureuse bestiole... ou rien du tout!

Pays de cocagne! allez-vous me dire. Demandez un peu au Père Roger. Lui ne se plaindra pas, bien au contraire, ayant désiré ce poste, cette mission « au dos de la terre », évangélisant, chassant, péchant pour vivre au jour le jour, loin de tout et de tous. Il ne vous parlera pas, ou seulement en passant, très simplement, de ses pieds et de ses mains gelés, de ses lèvres qu'il ne sent plus, de ce mal de neige qui aveugle, du vent, de la poudrerie dans laquelle les plus entraînés se perdent et ne retrouvent plus l'iglou, du brouillard encore plus redoutable, des chiens de traîne foudroyés par l'effort qu'ils ont fourni, les pattes ensanglantées, gelant debout, mourant faute de nourriture, ou de ceux que l'on aime et qu'il faut abattre, et tout cela par des froids atteignant parfois 50° et davantage au-dessous de zéro!...

* * *

R. P. Dindinger Joh.-Bapt., O.M.I. — *Bibliotheca Missionum* begonnen von P. Robert Streit O.M.I., fortgeführt von P. Johannes Dindinger, O.M.I. — *Fünfzehnter Band - Afrikanische Missionsliteratur* (1053-1599) n. 1-2217. — Verlag Herder Freiburg, 1951.

Après avoir expliqué les vicissitudes qui — au cours de la 2e guerre mondiale — ont retardé d'abord et empêché ensuite la publication des volumes 12, 13 et 14 de la « Bibliotheca Missionum » (réduits